

Yves Quéré
Doubles Croches



[IMPRIMPTUS : LE POMMIER]

Un monsieur très important

Il est passionnant de rencontrer des témoins de périodes révolues comme Robert Soëns. Mais il y a aussi les témoins des témoins, les témoins au carré.

Nous nous trouvons, en 1987, en une élégante gentilhommière de l'Île-de-France⁸¹. Dans le salon de musique, un superbe et antique piano de concert. Le maître de maison est là, âgé, que j'interroge au sujet de ce piano. « Cette demeure, m'explique-t-il, est dans ma famille depuis bien longtemps, et cet instrument a vécu, ici même, un moment de gloire. Je le sais par mon grand-père qui m'a raconté, lui très âgé à moi bambin, l'émotion de sa vie. Il avait cinq ans. On lui avait annoncé qu'un monsieur très important allait venir dans l'après-midi jouer de la musique sur ce piano et signifié l'ordre strict d'avoir à se tenir très sage.

L'après-midi arrive, le salon se remplit, des groupes se forment entre lesquels il s'amuse, inaperçu, à tournicoter. Soudain, brouhaha, applaudissements: il comprend que le monsieur vient d'entrer. Pris de panique, loin du siège qu'on a prévu pour lui mais par hasard tout près du piano, il ne voit pas d'autre issue que de se précipiter sous celui-ci, lequel est recouvert jusqu'au sol d'un épais velours.

Le voici caché et c'est là que, terrorisé – au point de ne pouvoir y retenir une envie pressante –, il va passer les deux heures suivantes en compagnie de cette paire de jambes inconnues qui vont et viennent sur le pédalier, plaqué au sol par ces sons énormes et dissonants qui tombent du toit

de la petite demeure dans laquelle il s'est réfugié et qui la font trembler d'effrayante façon.

Ce n'est que plus tard qu'il apprendra qui était le monsieur très important: un certain Frédéric Chopin.»



Yo-Yo Ma (*non troppo*)

Juillet 1998. Je suis en Provence, dans le beau domaine de la Fondation des Treilles – création de madame Anne Gruner, fille de Conrad Schlumberger –, où je rédige un article. S'y trouve aussi Isabelle Causse-Mergui qui, elle, termine un livre. Nous lions connaissance à la faveur des repas que nous prenons ensemble. De la conversation ressort bientôt qu'elle est pianiste. Quant à moi, j'ai là mon violoncelle ainsi que quelques partitions. Aussi nous retrouvons-nous bientôt autour du magnifique Bösendorfer du grand salon et nous lançons-nous dans la Sonate en mi mineur de Brahms, portes-fenêtres largement ouvertes sur la douceur de l'air provençal et les senteurs du parc.

Or il se trouve que le violoncelliste Yo-Yo Ma est venu là se reposer quelque temps de ses innombrables concerts, avec sa femme et ses deux enfants. Eux prennent leurs repas à part. Je les rencontre à la piscine un matin. Il sort de l'eau, vient vers moi et s'étant, présenté (« Je m'appelle Yo-Yo Ma »), me demande à brûle-pourpoint, en un français

parfait, si c'est moi qui joue du violoncelle «car [il a] entendu de loin des sons brahmsiens flotter dans l'air». Horreur et damnation! Je voudrais – comme pris en faute – pouvoir nier ou disparaître dans un trou de souris, mais il me faut passer à l'aveu, tout en me promettant *in petto* de fermer désormais soigneusement les fenêtres du salon qui nous ont trahis. «Très bien, me dit-il alors, je viendrai vous écouter ce soir après le dîner.» Affolé par cette perspective, je supplie qu'il n'en fasse rien, mais sa décision est prise. Elle est irrévocable. Je dois m'incliner. Va suivre, aux sons des clapotis du bassin et des rires des deux enfants, une conversation pleine d'entrain où le tutoiement s'installera bientôt.

Cet après-midi, le livre de l'une et l'article de l'autre seront mis au tiroir et nous travaillerons notre sonate, Isabelle et moi, avec l'énergie du désespoir; mais je me heurte très vite aux limites de mes possibilités. Le soir arrive et, tandis que nous clopinons dans l'«*Allegretto quasi Menuetto*», s'encadre sur fond de parc la frêle silhouette. «Continuez comme si je n'étais pas là», murmure-t-il. Tétanisés, nous attaquons l'«*Allegro non troppo*» initial, lui toujours debout, face à moi, sorte – à nos yeux – de statue du Commandeur. Arrivant cahin-caha au *pianissimo* des trois rondes finales, j'attends le commentaire, que je crois connaître à l'avance, sur le ton d'un «Mais ce n'est pas mal du tout, il y a de très bonnes choses là-dedans!», le pire, dans sa condescendance ennuyée, que les petits amateurs puissent recevoir des Grands Artistes. C'est mal connaître

Yo-Yo qui se découvrira, les jours suivants, comme l'un des êtres les moins guettés par l'ennui et l'un des moins sujets à la condescendance qui soient, en fait l'un des plus vibrants, des plus chaleureux et des plus ouverts à toutes les formes du savoir, de la culture et de l'amitié.

Après un long silence où nous sommes là, Isabelle et moi, bras ballants, il s'approche et, sans transition, me regardant dans les yeux, me demande avec une sorte de gravité: «Yves, que penses-tu d'Isabelle?» Pris de court, je réponds quelque chose du genre: «Isabelle?... Je la trouve... très sympathique.» Agacé par la platitude du propos, il revient à la charge: «Non! Je te demande ce que tu penses *réellement* d'elle.» Je la sens, sur son tabouret, un peu inquiète de la suite des événements. «Mais, Yo-Yo, que te dire? Je trouve que j'ai beaucoup de chance de l'avoir rencontrée ici. C'est une excellente pianiste, cultivée, charmante, et...» Cette fois, il m'interrompt: «Non, trois fois non! Il n'est pas possible d'aborder cette musique dans la tiédeur. Tu ne peux pas jouer cette sonate si tu n'as pas, pour ta pianiste, un sentiment très fort. Ou bien *tu l'aimes, tu en es amoureux*, ou bien *tu la détestes*, il n'y a pas de milieu», et il se met à rire, ayant atteint son but: me faire comprendre combien mon jeu manquait d'intensité, de conviction, voire de passion. Alors là, seulement là, perspective bien dessinée, il relit pour nous, fragment par fragment, cette grande page, explicitant toutes les modulations, reprenant tous les phrasés et me faisant redessiner tous les contrastes.

Fabuleux instants. Comme il avait apporté son Stradivarius, il me le mit soudain entre les mains et me demanda de reprendre l'*Allegro* initial avec cet instrument. Puis vint l'inverse: se saisissant de mon modeste Pierray, il s'assit et se lança, les yeux clos, accompagné par une Isabelle transportée, dans cette musique que je croyais connaître et qu'en fait je découvrais, magnifiée par le caractère quasi miraculeux d'un concert dont, avec la nuit, les étoiles et les cigales, j'étais le seul auditeur.

Modeste peut-être mais vaillant, le bois de mon violoncelle résonna ce soir-là comme jamais à coup sûr depuis sa naissance – voilà près de trois siècles – dans des *forte* d'une ampleur jusque-là inouïe, des *pianissimi* impalpables et mille autres nuances, mille autres inflexions où, dans l'impétuosité, la tendresse, la ferveur et la noblesse, se construisait une cohérence et se dévoilait un sens.



La Chaconne

George Enesco avait raconté à notre amie Germaine, violoniste, l'étrange concert qu'il avait, un soir, donné. Et elle nous l'avait rapporté.

L'artiste reçoit un jour une offre curieuse: un richissime Américain (pétrole? banque?... j'ai oublié) lui demande de venir jouer la *Chaconne* de Bach pour lui tout seul dans son

château du Texas. Le cachet sera celui que fixera le Maître. Enesco hésite un moment, mais le temps à donner pour cette unique exécution est prohibitif: il doit en effet y consacrer presque trois semaines, compte tenu de l'aller et du retour en bateau (nous sommes dans les années 1920). Il décline donc l'invitation. Par l'intermédiaire de son représentant à Paris, l'autre revient à la charge, une première fois, puis une seconde. Cette insistance à réaliser un vœu aussi émouvant ébranle Enesco qui finit par accepter. Mais son agenda étant surchargé, on fixe une date lointaine, plus de deux ans au-delà.

Et voici le voyage. Bateau, en classe de luxe, train, et enfin château, style Louis II de Bavière. Le majordome mène le musicien à son appartement où il se repose une journée.

Vient le soir du «concert». Nous sommes dans un salon immense: éclairage tamisé, luxe de bon aloi. L'homme s'y trouve, seul. Il accueille le violoniste avec courtoisie et s'installe dans son fauteuil club: «Maître, je vous écoute.» On en est réduit, ici, à imaginer ce que put alors faire de la *Chaconne* celui que l'on donnait à l'époque pour le plus profond des interprètes de Bach: une splendeur, n'en doutons pas. Lui-même avoua plus tard à Germaine «y avoir mis tout son cœur».

Après la note ultime, puis un long moment de silence partagé, l'homme se lève, tend une enveloppe à Enesco – le cachet – et lui déclare: «Maître, je vous remercie beaucoup. J'avais une impression, au sujet de la *Chaconne*, mais je souhaitais en avoir le cœur net en l'écoutant par le grand

violoniste que vous êtes. L'impression est, ce soir, devenue certitude : la *Clacomme* de Bach est bien la pièce la plus ennuyeuse qui ait jamais été composée. Merci encore et bon retour en Europe ! »



Mendelssohn, n'est-ce pas ?

Incoercible, la distraction qui, en l'église Saint-Étienne-du-Mont, m'extraît du monde ce dimanche de Pâques au moment de l'offertoire : jaillit en effet soudain des voûtes, portée par l'orgue, une musique d'une insoupçonnable beauté, de celles qui vous happent et, se vrillant en vous, s'y installent d'impérieuse façon, effaçant tout ce qui n'est pas elles. Sorte de guirlande souple, subtile, virevoltante, impalpable, véloce, scintillante, elle n'est que joie. Mais une joie d'où toute mièvrerie serait exclue : qui se dirait ici dans l'allégresse, là dans un brin de gravité, toujours dans l'émotion et la noblesse ; où passeraient parfois les nuages légers de la tristesse et la mémoire des temps révolus ; et qui aurait ainsi partie liée avec le « Tout » de nous, de là avec les grands mystères, et de là avec l'infinitude.

Qui d'autre que Mendelssohn aurait pu écrire cette page de miracle ? Je n'en vois pas, même si sa facture échappe en partie à cette manière d'écriture qui, souvent, le désigne dès la première mesure. J'hésite, messe finie, à monter à la

tribune pour m'en assurer auprès de Thierry Escaich – qui vient de jouer avec la fluidité, la virtuosité et la rigueur qui sont siennes – et apprendre le nom de l'œuvre. Finalement j'y renonce, préférant l'ignorance. Elle m'interdira en effet, à coup presque sûr, toute ré-audition et donc installera, intact en moi, le souvenir d'un moment qui, unique, doit pouvoir demeurer unique.